



N° 266

Une Lanterne

* 5° DIMANCHE—TEMPS ORDINAIRE* 07 /02/ 21 * © bernard.dumec471@orange.fr *

1° lecture du livre de Job (7, 1-4.6-7)

Job prit la parole et dit :

« Le sort de l'être humain sur la terre n'est-il pas celui d'une corvée de soldat, et ses jours, ceux d'un salarié ? Comme l'esclave aspire à l'ombre, comme l'ouvrier attend sa paye, moi, j'ai pour moi des mois de malheur, j'ai pour compte des nuits de souffrance. À peine couché, je me dis : "Quand pourrais-je me lever ?" Le soir n'en finit pas et je suis envahi de cauchemars jusqu'à l'aube. [...] Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand, ils s'achèvent faute de fil. Souviens-toi, Seigneur : ma vie n'est qu'un souffle, mes yeux ne verront plus le bonheur. »

Le livre de Job, est l'aboutissement d'un travail rédactionnel étendu sur une longue période :

1) au VI° av. J.-C., c'est une petite histoire (Jb 1,1-5.13-22) qui relate comment un certain Job, alors qu'il a perdu tous ses biens, tient bon dans le malheur grâce à Dieu et ses proches, et finit par retrouver la prospérité.

2) On y trouve un récit datant du V° s. av. J.-C., (§ 3 à 31 et 38 à 41) où c'est la maladie cette fois, et non la perte des biens, qui fait le malheur de celui qui souffre (texte incorporé au IV° s.).

3) Enfin, au III° s. av. J.-C. fut ajouté le discours d'Elihou (§ 32 à 37).

Job est manifestement un personnage fictif, écrit Thomas Krüger, (professeur d'Ancien Testament et de Théologie au séminaire de Zurich). Il sert à pousser jusqu'à l'extrême les différentes questions sur la souffrance des innocents et l'injustice dans le monde et dans la vie. Où est Dieu là-dedans ? Ces thèmes ont déjà été abordés dans la littérature de la Mésopotamie et de l'Égypte ancienne. Les réponses déjà élaborées se retrouvent dans le livre de Job.

Malgré un dénouement heureux, les questions restent ouvertes... Elles sont toujours d'actualité. Peut-être était-ce le but de ce livre ?

Notre texte est tiré de la deuxième plainte de Job, qui évoque ses misères physiques. (En ce sens, il prépare le texte de l'évangile qui dit que Jésus a guéri de nombreuses maladies.)

Job compare la vie humaine à une corvée de soldat, à la journée d'un manœuvre, au pénible travail d'un esclave ! Pourquoi ? Parce que tous attendent la fin du jour avec impatience, pour toucher leur salaire ou pour trouver un peu de repos et de fraîcheur...

La brièveté de la vie humaine est comparée par Job à une navette de tisserand : un mouvement incessant qui, petit à petit, dévide le fil à tisser ! Mais, sur son lit de douleur, notre personnage tourne ses regards vers Dieu et se sent néanmoins assez libre pour se plaindre à lui. Il lui adresse alors une prière déchirante : *ma vie n'est qu'un souffle, mes yeux ne verront plus le bonheur.*

Mais cette prière révèle que Job, malgré tout, garde sa foi en un Dieu dont il ne comprend pas le comportement, car il voudrait qu'il intervienne. Le livre de Job ne propose pas de solution, d'autant qu'à cette époque l'espérance d'un au-delà n'existait pas ! Quoiqu'il en soit, la douleur de l'innocent reste un mystère !

Évangile selon saint Marc (1, 29-39)

Aussitôt sortis de la synagogue [de Capharnaüm], Jésus, accompagné de Jacques et Jean, alla chez Simon et d'André. La belle-mère de Simon était au lit, avec de la fièvre. Aussitôt, ils parlèrent à Jésus de la malade. S'approcha d'elle, il la saisit par la main et la fit lever. La fièvre la quitta, et elle les servait.

Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amenait tous ceux qui étaient atteints d'un mal ou possédés par des démons. La ville entière se pressait à la porte. Il guérit beaucoup de gens atteints de toutes sortes de maladies, et il expulsa beaucoup de démons ; il empêchait les démons de parler, parce qu'ils savaient, eux, qui il était.

Au matin, Jésus se leva alors qu'il faisait nuit. Il sortit et s'éloigna dans un endroit désert, et là il pria. Simon et ceux qui étaient avec lui partirent à sa recherche. Ils le trouvent et lui disent : « Tout le monde te cherche. » Il leur dit : « Allons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame l'Évangile ; car c'est pour cela que je suis sorti. »

Et il alla dans toute la Galilée, prêchant dans leurs synagogues, et expulsant les démons.

Cette guérison de la belle-mère de Simon (Pierre), a été placée ici par le rédacteur pour deux motifs : étoffer la première journée-type du ministère de Jésus qu'il veut donner, et servir d'écrin à la parole principale de ce passage : *Allons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame l'Évangile ; car c'est pour cela que je suis sorti !* Cette parole est très importante pour Mc, car c'est un appel (visant les futurs missionnaires chrétiens) à échapper au confort de la vie villageoise pour partir en mission, écrit Etienne Trocmé.

Il faut préciser que la maison de Simon et André n'est pas à situer à Capharnaüm mais à Bethsaïda (> Jn 1,44) ! Par contre, c'est Jésus qui s'est installé dans cette ville (> Mt 4,13);

La description un peu terne de l'état de la malade convient bien au but de l'évangéliste qui veut mettre en relief la parole finale de Jésus ; le récit ne sert en fait que de cadre à cette parole, donc, Mc ne s'arrête pas sur les détails. D'ailleurs le miracle est mal agencé : Jésus la fait se lever avant que la fièvre ne parte ! De plus, Mc a pris soin de ne pas mettre de parole de Jésus à la femme, pour tout centrer sur ce fameux message qu'il donne à la fin !

La guérison de cette femme suit celle faite à la synagogue ; elle est une narration d'origine galiléenne, à laquelle Mc ajoute un sommaire pour authentifier les miracles que faisaient les missionnaires chrétiens : ils opéraient comme leur maître.

En plaçant les autres guérisons et exorcismes, après le coucher du soleil, Mc veut montrer que l'attrait que Jésus exerce ne fait pas violer la règle du repos sabbatique : après le coucher du soleil, nous sommes au lendemain, le sabbat est terminé.

Il y a dans le texte grec un message de l'évangéliste assez significatif : Il dit que toute la ville non pas se pressait à la porte comme le traduit la version officielle, mais « s'assemblait » à la porte. Il emploie alors un verbe grec construit à partir de la racine « synagogue ». Mc veut sans doute montrer que le rassemblement autour de Jésus est plus général que celui que fait l'assemblée de prière juive.

L'évangéliste montre aussi par là le but de l'activité de guérisseur de Jésus : Il rassemble pour distribuer le don de Dieu qui est une libération de l'être humain.

Mais en notant que Jésus guérissait « beaucoup » de malades, Mc tient compte d'une réserve : ce n'est pas toujours le cas, car cela dépend aussi de la confiance investie par le malade ou ceux qui l'accompagnent sur la personne de Jésus. Cependant, Mt et Lc, quand ils reprendront ce texte de Mc, n'hésiteront pas : chez eux, Jésus guérit tout le monde ! Après une journée si chargée, Jésus se retire pour prier, mais Mc, contrairement à Mt et Lc, ne rapporte pas le « Notre Père ».

La parole de Jésus qui est le sommet de ce passage marque le refus de Jésus de se laisser paralyser par le confort d'une maison amie ; elle écarte toute idée d'installation dans une ville, plus particulièrement Capharnaüm. L'activité de Jésus doit se dérouler dans la région avoisinante, dans toutes les localités trop petites pour prétendre au nom de villes. Mc emploie ainsi un mot grec qui signifie « petites villes », tandis que Lc ne parlera que de « villes ». Cette petite nuance, en apparence insignifiante, révèle combien les traditions s'originent dans des lieux différents. Lc est l'homme des villes, où toute la vie se concentre. Mc est l'évangéliste des bourgades et conserve, de par la tradition à laquelle il se réfère, le souvenir d'un Jésus évangélisant le rural, comme le montre la parole placée ici dans sa bouche. Et si Jésus dit que c'est pour cela qu'il est sorti, il ne faut pas y voir un « sortir de Dieu », Jésus n'est pas encore vu comme la Parole faite chair, non, il est simplement sorti de la vie familiale et villageoise pour annoncer la venue du Royaume aux gens de sa région, région rurale et paysanne !

La guérison de la belle-mère de Simon, n'est guère développée, écrit Camille Focant. Mais un détail doit attirer notre attention (du moins dans l'original, car beaucoup de traductions ont fait la correction !) : les actions liées à la guérison, en grec, ne sont pas racontées dans l'ordre chronologique : Jésus la fait se lever et lui saisit la main. Le contraire eut été plus juste : il lui saisit la main et la fit se lever. En inversant l'ordre, Mc met ainsi en avant le verbe « faire lever » qu'il utilisera pour parler de la résurrection des humains (12,26) et de celle de Jésus (14,8 & 16,6). Le même verbe apparaîtra pour le retour à la vie de la fille de Jaïre (5,41), et lors de la guérison de l'enfant épileptique « devenu comme mort » (9,26-27). Il y a tout lieu de penser à une annonce discrète d'un thème symbolique fort, qui sera développé dans le livre. Comme l'esprit impur était sorti de l'homme possédé, en 1,26, la fièvre quitte la femme (1,30). Cela ne signifie pas que la fièvre soit forcément un démon, mais que les instances du mal, qu'elles soient démoniaques avec l'homme possédé, ou corporelles avec la femme, sont mises en déroute avec Jésus. Il faut aussi préciser que la fièvre était souvent symptôme de mort, car il était difficile de soigner une infection, à cette époque où les antibiotiques n'existaient pas. La femme, relevée par Jésus, devient ici symbole des disciples, relevés de la Mort, qui peuvent alors servir Dieu !

Après cette guérison, Mc ouvre le lecteur sur une portée générale : Jésus guérit beaucoup de malades et chasse beaucoup de démons, qu'il musèle en les empêchant de parler.

En racontant, le ministère de Jésus, l'évangile de Mc s'inspire des récits biographiques des gréco-romains qui, contrairement à nos biographies modernes, n'ont pas pour but de rapporter de façon fidèle, les détails de la vie d'un individu. Les biographies anciennes ne prétendent pas à l'exactitude historique. Leur objectif est tout autre. A partir de la perception que l'on avait d'un personnage, les biographies étaient construites dans le but de supporter l'ordre établi, directement ou indirectement. Leur fonction principale était de mener le peuple à légitimer la façon d'agir de l'époque où on écrivait. Le genre biographique était un puissant outil de propagande.

Ces « vies » racontées, ces évènements relatés voulaient avant tout enseigner quelque chose à partir d'une figure importante, d'éduquer les lecteurs dans une certaine idéologie, de légitimer une croyance sociale ou un système de valeurs qui était personnifié à travers le sujet dont on « racontait la vie », ou des évènements de sa vie.

L'exemple de Socrate (V^e s. av. J-C.) constitue un exemple intéressant. Lorsque Xénophon ou Platon ont *écrit sa vie* ou des faits de sa vie, d'abord ils ont fait une sélection et n'ont raconté que de belles choses qu'on lui attribuait pour embellir son image, ternie par certains. Mais leur objectif principal était surtout d'adapter le message de Socrate à un autre milieu que celui où il avait vécu, en fonction des besoins de l'époque de Xénophon ou Platon ...

<p>Dans les récits relatifs à Socrate, c'est en fait Platon qui transmet sa propre façon de percevoir le monde, sous couvert de raconter la vie de Socrate. Du coup, cette « vie » ne rend pas facilement accessible Socrate, car, en définitive, celui-ci sert de prétexte à véhiculer la pensée de Platon.</p> <p>Mc fait un peu la même chose, écrit Guy Bonneau. Il utilise la figure de Jésus pour faire passer ses idées sur le comment vivre en bon missionnaire (se déplacer, ne pas s'attacher à un lieu, etc...). Il fait vivre à Jésus ce qu'il veut donner comme modèle aux missionnaires chrétiens. Cela ne veut pas dire que Jésus ne se soit pas déplacé et qu'il ait mené une vie itinérante, mais sans doute avec beaucoup moins de rapidité et de lieux que ne le prétend l'évangéliste - qui utilise à foison « Et aussitôt » pour appuyer sa pensée.</p>	<p>Comme Jésus, Mc s'engage contre l'avalissement de l'être humain. Mais toutes les guérisons et exorcismes qu'il donne sont en réalité celles que font les missionnaires chrétiens et qu'ils doivent continuer à faire.</p> <p>De même, lorsque Jésus critique la façon d'agir des scribes, c'est Mc qui s'élève contre la domination des autorités religieuses juives de son époque. Ce que Jésus dit, c'est à 90% Mc qui le dit, par le biais du jeu narratif. Ainsi, la pensée de l'évangéliste imprègne tout le récit.</p> <p>C'est une des découvertes majeures des dernières décennies qu'apporte la Sociologie : les évangélistes et le vécu de leur communauté ou des chrétiens de leur époque, ont fortement imprégné les récits des quatre évangiles, conclut cet exégète de notre époque !</p>
--	--

Homélie 5^e dimanche (le 7/02 ; 10h à Ferrals-les-Corbières)

La première lecture est extraite du Livre de Job, inspiré des contes qui circulaient dans l'Ancien Orient. Le héros imaginaire est quelque part le symbole de tous ceux et celles qui sont soudain atteints par la maladie, la souffrance et de multiples malheurs, qui frappent « à l'aveuglette », sans raison. Et comme nous sommes tous, dans la vie, mis à l'épreuve, physiquement, moralement et spirituellement, « nous sommes Job » !

Nous le sommes depuis la naissance des humains, car tous nous expérimentons des douleurs, des souffrances, des peines, des maladies, des deuils, des blessures profondes. Et comme Job, la révolte est là, les lamentations aussi parfois...

« Nous sommes Job », car lorsque nous rencontrons quelqu'un qui nous est familier, la santé et les soucis prennent une large place dans la discussion : « Comment allez-vous ? Comment va José, ... Sophie, ... ton fils, ton beau-frère ? Et les parents, ça va ? » ... La santé arrive en premier, lors des vœux de bonne année. Et en parlant de certains maux, les soins palliatifs sont bienvenus aux moments charnières de la vie.

La maladie nous rappelle que nous sommes fragiles, vulnérables ; elle nous rend dépendant et l'on se sent inutile. La souffrance, parfois intolérable, peut conduire à perdre le moral, à se révolter et à se lamenter : « Nous sommes Job » !

Mais il n'y a pas que l'Ancien Testament qui traite du mystère de la souffrance et de la maladie. Le Nouveau Testament l'aborde, pour nous mener plus loin. Ainsi, l'évangile de Marc est celui où la misère humaine est la plus étalée, la plus présente : guérisons et exorcismes y sont bien plus nombreux que chez les autres, et souvent l'évangéliste nous donne des sortes de résumés disant que tout le monde venait à Jésus pour se faire guérir ou être libéré d'esprits mauvais.

Aujourd'hui, nous lisons le deuxième « acte de puissance » (c'est la traduction du mot qu'utilise Marc) de Jésus. Le récit est peu bavard : la belle-mère de Pierre a de la fièvre (point). Il ne s'agit pas ici d'une guérison mais d'un exorcisme. Car au temps de Jésus, toute maladie était lue comme ayant une origine démoniaque. La fièvre était le symptôme d'un mal plus profond causé par les mauvais esprits.

Ceci dit, voyons ce que fait Jésus. Trois verbes évoque son action : il s'approche, il lève la malade, et lui saisit la main. Or le verbe employé par Marc pour dire que Jésus met la femme debout, est celui qu'il utilisera pour annoncer la Résurrection. (C'est aussi le même qui est mis sur les lèvres de Job quand il dit « Quand pourrais-je me lever ? »)

Marc fait ici allusion à la Résurrection. Pour lui, le Ressuscité - qui est Dieu - s'approche de nous, nous guérit de ce qui nous aliène, nous paralyse, nous rend malade au-dedans, nous empêche de vivre vraiment, et nous remet debout ! Finalement, les récits de guérisons et d'exorcismes ne sont que des tremplins qu'utilise St Marc pour nous faire rebondir dans la foi.

Et ce n'est pas fini ! A peine relevée, (ressuscitée dans son être), la femme se met à servir. Ce verbe nous renvoie au « service » des tables, au service de la table de la Parole, pour les premiers chrétiens. Oui, derrière ces récits de « miracles » sur lesquels s'arriment « bec et ongles » les fondamentalistes, Marc nous parle d'autre chose. Il nous invite à nous laisser guérir de tout ce qui nous centre sur nous-mêmes, pour nous ouvrir au service d'autrui. Il nous invite à passer, d'une vie centrée sur notre « moi » à une existence attentive au prochain. Le plus important, sans renier le reste, c'est la santé spirituelle (dont la paix est le signe), car elle peut jouer sur la santé physique. Ne parle-t-on pas du psycho/somatique, de la communion entre l'être spirituel (psychè) et le corps biologique (soma, en grec) ?

Ceci dit, sachons nous approcher (avec les normes sanitaires) de ceux qui souffrent dans leur corps, dans leur cœur, et sachons inventer ce qui les aidera, dans la mesure du possible, à se relever et à retrouver la joie de vivre et d'aimer. Nous avons tous, nos charismes pour chasser la « fièvre » qui paralyse le cœur des autres ? Utilisons-les !